

Ann Laura Stoler

Jadis engagée contre la guerre du Vietnam, elle est aujourd'hui l'un des grands noms des études coloniales. Mêlant histoire et anthropologie, l'Américaine s'attache, comme dans « La Chair de l'empire », à démonter les dynamiques de pouvoir

Scruter l'archive

RAPHAËLE BRANCHE

Pour Ann Laura Stoler, la prise de conscience fut d'abord politique : « La guerre du Vietnam a été un déclencheur. » Jeune lycéenne de la bourgeoisie juive new-yorkaise, elle découvre l'impérialisme américain puis la contestation qui l'accompagne alors qu'elle fait ses premiers pas à l'université. Après avoir étudié le japonais et s'être initiée au marxisme, elle s'oriente vers des études d'ethnologie et choisit comme terrain d'enquête Java, « parce que c'était près du Vietnam ». Elle en revient avec le désir de travailler sur les multinationales américaines : ce sera sa thèse de doctorat, qui la convainc qu'il faut plonger dans le passé pour éclairer les structures économiques et sociales observées sur place.

Son expérience indonésienne la marque considérablement : elle a 22 ans quand elle interroge des paysannes sans terre pour étudier les effets de la révolution verte, quand elle les suit dans leurs déplacements des montagnes aux marchés où elles vendent le contenu de leurs lourds ballots. « En Indonésie, j'ai découvert un autre visage du féminisme, avec les femmes qui se touchent, qui se font toujours des accolades. Elles sont si fortes entre elles, si chaleureuses ; elles se moquent des hommes ». Et elle ajoute : « Elles avaient une puissance qui m'a frappée, surtout les femmes qui n'avaient rien. » Résolument marxiste, elle refuse d'appréhender la situation des femmes javanaises uniquement en fonction de leur place en tant que femmes. Si elle pointe les inégalités et les discriminations qu'elles subissent, elle insiste sur la nécessité de faire primer l'analyse en termes de classes sociales.

Son objet d'étude n'est d'ailleurs pas précisément les femmes mais « le pouvoir, toujours le pouvoir ». La découverte de écrits de Michel Foucault renforcera définitivement cette orientation. Elle opère, avec lui, une relecture des sociétés impériales en affirmant que la race et la sexualité sont au cœur des dynamiques de pouvoir. Ainsi, les catégories utilisées par les autorités coloniales pour désigner les populations se révèlent des catégories éminemment politiques par l'intermédiaire desquelles les corps sont contrôlés et l'autorité s'impose aux individus. Son ouvrage *Race and the Education of Desire. Foucault's "History of Sexuality" and the*

Parcours

1950 Ann Laura Stoler naît à New York.

1972 Premier travail de terrain ethnographique en Indonésie.

1995 Elle publie *Race and the Education of Desire. Foucault's "History of Sexuality" and the Colonial Order of Things*.

2002 *La Chair de l'empire* (La Découverte, 2013).

2008 Premier séjour en Israël et en Palestine.

Colonial Order of Things (« Race et éducation du désir. L'histoire de la sexualité » de Foucault et l'ordre des choses colonial », non traduit) est son best-seller à ce jour. Elle y transgresse de nombreuses frontières : l'intime, placé au cœur de l'analyse, bouscule la répartition du privé et du public, faisant de la sexualité et des affections des lieux de production essentiels du politique, des endroits où observer les mécanismes par lesquels se construit le consentement à la domination, comme

« En Indonésie, les femmes sont si fortes entre elles, si chaleureuses ; elles se moquent des hommes »

lorsque les législateurs s'intéressent aux enfants issus d'unions mixtes ou que la manière dont les nourrices indonésiennes portent les bébés néerlandais se révèle être l'objet de règles implicites.

Les colonies n'y sont plus vues comme des espaces à part, loin des métropoles : au contraire, Ann Laura Stoler plaide pour un regard qui embrasse les deux dans un même champ d'analyse. Elle théoriserait plus précisément cette nécessité en 1997 dans un ouvrage dirigé avec l'historien Frederick Cooper dont l'introduction vient d'être publiée en français sous le titre *Repenser le colonialisme* (Payot, 176 p.,

17,50 €). Autre transgression, disciplinaire celle-là, avec Cooper, elle fonde, à la fin des années 1980, le premier doctorat d'histoire et d'anthropologie, afin de bousculer les manières traditionnelles de travailler sur les sociétés non occidentales.

A cette époque, les études sur le passé colonial de ces sociétés étaient marquées par l'influence du théoricien de la littérature Edward Said et celle des *subaltern studies*, qui proclamaient renverser les perspectives dominantes en donnant à entendre la voix des colonisés. Pour Ann Laura Stoler, cependant, il ne s'agissait jamais que d'une inversion des polarités ; elle proposait plutôt de changer de paradigme. Ici comme ailleurs, elle privilégiait la nuance et le doute. Elle identifiait ainsi des degrés dans la souveraineté de l'Etat et insistait sur leur évolution et leur articulation plutôt que de dénoncer un pouvoir qui aurait été dominateur de manière homogène.

Elle affiche aujourd'hui la même volonté à propos des concepts politiques et du vocabulaire philosophique qui lui servent à penser le réel : elle les veut labiles, et non rigides, ouverts au doute et non pas rassurants ou définitifs. De cette attention aux mots, elle a fait un combat et un livre, à paraître en français chez Armand Colin en 2014 (*Along the Archival Grain*, « En suivant la veine de l'archive »). Nul doute qu'elle veillera de près à sa traduction, comme elle l'a fait pour son nouvel ouvrage, *La Chair de l'empire*. Depuis son enfance, elle sait en effet l'importance du mot juste. C'était ce qui la frappait déjà dans les poèmes que sa grande sœur Barbara lui récitait pour l'endormir. Plus tard, cette dernière fut l'une des traductrices de la Bhagavad-Gîtâ, poème épique indien, le précédant à Columbia University où elle enseignait le sanskrit.

Dans *La Chair de l'empire*, scrutant les documents produits par l'Etat colonial néerlandais, Ann Laura Stoler montre les doutes qui habiteront l'entreprise de domination et comment ils étaient très précisément incarnés dans la matérialité de l'archive. Les ratures, les hésitations, la chercheuse les prend au pied de la lettre : l'Etat colonial tâtonnait et l'ordre qu'il cherchait à imposer aux mots et aux choses était soumis à de multiples influences. L'archive n'est pas seulement un objet ou une trace, elle est un processus qu'il convient de décrypter. Le philosophe Gaston Bache-

lard est ici son maître à penser ; comme lui, elle prône une attention au « détail épistémologique », qu'elle revendique comme ligne de conduite intellectuelle. Rendre compte des mots de l'archive, c'est aussi s'imposer une rigueur dans l'écriture et préférer une « éthique de l'inconfort » à la tranquillité des vérités d'autorité.

La comparaison est l'autre moyen qu'elle privilégie pour lutter contre les évidences, qu'elles soient conceptuelles ou politiques. Elle la manie en permanence, à la recherche d'une intelligence précise des « formations impériales » qu'elle veut saisir dans leurs dynamiques, quels que soient les espaces et les moments. C'est ainsi qu'elle enseigne depuis cinq ans à l'université de Birzeit, en Cisjordanie, « *L'histoire coloniale comparée* » avec un sens très aigu que, là-bas, l'« *histoire coloniale est vivante* ». Depuis qu'elle a découvert la Palestine, en 2008, elle s'y rend chaque année pour enseigner à Ramallah, s'est engagée dans l'organisation du premier programme de formation doctorale de l'université de Birzeit et dans un ambitieux projet de collecte d'archives privées. Si le mur de séparation construit par Israël, les implantations des colonies au-delà des frontières reconnues par les Nations unies et, plus largement, les discriminations qu'elle a découvertes en 2008 lui ont parlé avec force de la situation coloniale qu'elle avait pu étudier dans les archives, elle a aussi retrouvé dans cette région du monde des ressemblances frappantes avec ce qu'elle avait observé en Indonésie quarante ans plus tôt : l'impérialisme américain.

Ici, là-bas, l'histoire est comme un tissu qui se plie sur lui-même, et les engagements de la chercheuse, telle une boucle, se rejoignent de nouveau, à l'université et au-delà. Dans son prochain livre, elle se penchera sur les concepts politiques qui empêchent durablement de penser et interdisent, en particulier, l'usage de certains mots pour désigner certaines situations. L'année prochaine, elle ira à Gaza. ■

LA CHAIR DE L'EMPIRE. SAVOIRS INTIMES ET POUVOIRS RACIAUX EN RÉGIME COLONIAL (*Carnal Knowledge and Imperial Power. Race and the Intimate in Colonial Rule*), d'Ann Laura Stoler, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sébastien Roux et Massimo Prearo, La Découverte, « Genre et sexualité », 298 p., 26 €.



SANDRO EABLER POUR « LE MONDE »

Sur les corps et par les corps

ON PEUT SE FÉLICITER de la traduction en français d'un livre d'Ann Laura Stoler qui donne à voir, en six chapitres denses, l'essentiel des propositions avec lesquelles cette chercheuse a bousculé notre regard sur les sociétés impériales.

Elle invite à comprendre comment se construit l'évidence d'un monde divisé entre « colonisés » et « colonisateurs », entre « Européens » et « indigènes ». Les empires coloniaux avaient besoin de ces catégories qu'elle débusque comme autant d'instruments participant du pouvoir, un pouvoir qui s'exerce d'abord sur les corps et par les corps. Ce sont eux qui forment les objets privilégiés d'Ann Laura Stoler. C'est là qu'elle identifie les sites de production privilégiés du politique, se demandant ce que c'était que d'être un « Blanc », un « métis », une « bonne ménagère », un « bon père » en situation coloniale, alors même que se jouaient, à travers chacun et chacune, le présent et l'avenir d'un monde précaire et inquiet. Cette dynamique de formation politique reposait sur une série de hiérarchies, ancrées dans les différences raciales et pénétrant au plus intime de la vie des individus. Ce livre propose plusieurs « micronœuds de gouvernance » nichés dans le quotidien d'une relation père/fils ou mère/enfants, dans l'encadrement législatif des mariages mixtes, dans la recherche effrénée de la propriété d'une domesticité indonésienne ou encore dans la qualité de la nourriture donnée aux nourrices d'enfants néerlandais à Java.

Ann Laura Stoler a, depuis la parution américaine en 2002, approfondi sa réflexion dans de nombreux travaux qu'un appareil critique, présent en préface et en postface, permet de repérer avant de les lire... dans une prochaine traduction ? ■ R. Br.

Extrait

« Si les hommes indigènes étaient les seuls à être sanctionnés par le droit lorsqu'ils étaient accusés d'agression sexuelle, les femmes européennes se voyaient reprocher de provoquer leurs désirs. On regrettait que les nouvelles arrivantes d'Europe soient trop familières avec leurs domestiques, imprécises dans leurs ordres et inconvenantes dans leur manière de parler et de se vêtir. En Papouasie-Nouvelle-Guinée, tout le monde s'accordait à penser dans la communauté australienne que les violents étaient dus à une nouvelle génération de femmes blanches incapables de gérer leurs

domestiques. L'Immorality Act de 1916 a rendu délictueux qu'une femme blanche fasse une proposition indécente à un homme indigène. (...) L'augmentation du contrôle exercé sur les Européens et le consensus qui les unissait ont engendré une défense de la communauté, de la moralité et du pouvoir masculin blanc en réaffirmant la vulnérabilité des femmes blanches, en accentuant la menace sexuelle que représentaient les hommes indigènes, et en créant de nouvelles sanctions limitant les libertés des deux groupes. »

LA CHAIR DE L'EMPIRE, PAGES 94-95